HAL
open science

Entre modernité et tradition: le rôle des coopératives Aymara dans la gestion de la biodiversité de quinua à Colchanes (Chili)

Eduardo Chia, Henri Hocde, Matthieu Arar, José Delatorre

To cite this version:

Eduardo Chia, Henri Hocde, Matthieu Arar, José Delatorre. Entre modernité et tradition: le rôle des coopératives Aymara dans la gestion de la biodiversité de quinua à Colchanes (Chili). ISDA 2010 Innovation and Sustainable Development in Agriculture and Food, Jun 2010, Montpellier, France. hal-02755792

HAL Id: hal-02755792

https://hal.inrae.fr/hal-02755792v1

Submitted on 3 Jun 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Manuscrit auteur, publié dans "ISDA 2010, Montpellier : France (2010)"

hal-00520268, version 1 - 22 Sep 2010

INNOVATION & SUSTAINABLE DEVELOPMENT in Agriculture and Food

ENTRE MODERNITE ET TRADITION: LE ROLE DES COOPERATIVES AYMARA DANS LA GESTION DE LA BIODIVERSITE DE QUINUA A COLCHANES (CHILI)

Eduardo Chia 1	Henri Hocdé 2	Matthieu Arar 3	Jose Delatorre 4
2 place Viala INRA/CIRAD, UMR Innovation 34000 Montpellier - France chia@supagro.inra.fr eduardo.chia@cirad.fr	15 Avenue JF. Breton 34000 Montpellier - France CIRAD - UPR ARENA hocde@cirad.fr	23 Rue Jean Baldassini 69364 ISARA Lyon - France ararmatthieu@gmail.com	Campus Huayquique Avda. Arturo Prat S/N Iquique - Chile Universidad Arturo Prat jose.delatorre@unap.cl

RESUME

Cette communication explore les tensions que les producteurs chiliens aymara de quinua affrontent entre la logique de leur culture ancestrale et celle des nouvelles formes d'action collectives à leur disposition : association et coopératives.

Colchanes, commune perchée sur l'altiplano aymara est la principale zone de production de quinua chilienne. Sa population se consacre à l'agriculture, principalement quinua et productions maraichères, l'élevage de camélidés ainsi qu'au tourisme (accueil, hébergement, artisanat…). La quinua est partiellement auto-consommée et le surplus commercialisé dans les marchés locaux notamment en Bolivie. La situation économique difficile, l'absence de perspectives ont provoqué une migration temporaire ou définitive d'une grande partie de la population, principalement les jeunes partis s'installer en ville.

Les agriculteurs de la commune, afin de bénéficier d'un marché porteur ont mis en place une coopérative, Quinacoop et une association Jura Marka, pour commercialiser la quinua et ses sous-produits et accompagner la production. Au sein de ces organisations se produisent des tensions entre « tradition » et « modernité ». Les travaux de B. Latour sur la modernité nous servent pour essayer de les comprendre et aussi pour saisir la façon dont les aymaras tentent de les résoudre.

Nos observations montrent que les processus d'hybridation, modernité-tradition, se font autour de trois types d'articulations : i) **organisationnel**, entre les formes de travail : mutualisé (ayne) et individuel, i) **spatial ou territorial**, entre systèmes de culture à base de quinua (altiplano) et systèmes d'activités conduites pour la plupart en zone côtière iii) **générationnel**, entre les jeunes et les tatas.

MOTS CLES : Quinua, biodiversité, Chili, stratégie, gouvernance, pratiques

SUMARY

In this paper we explore the tensions that Aymara Quinoa producers must resolve between the logic of their ancestral culture and of new forms of collective action at their disposal: association and cooperatives.

Colchanes county perched on the Aymara altiplano is the main Quinoa production area in Chile, The main activity is agriculture, mainly quinoa crop and vegetables, camelid livestock and tourism (accommodation, crafts ...). Much of the production is self-consumed and surplus is marketed in local markets especially in Bolivia. The difficult economic situation, lack of opportunities has led to a temporary or permanent migration of a large portion of the population; the younger generations move to town.

To benefit from an advantageous market (high prices), local farmers have established a quinoa cooperative (Quinacoop) and an association (Jura Marka), to commercialize their production. Inside these organizations appear tensions between "tradition" and "modernity". We rely on the B. Latour's work on modernity to try to understand both the tension and the way that the Aymara, in cooperatives and association, are trying to solve them.
Our observations show that the hybridization processes are around three types: i) linking labour organizational forms (shared (ayne) and individual), ii) linking quinoa cropping systems (in the altiplano) and systems of activities most of which are conducted in the coastal zone and iii) linking generations, young people and tata.

Keywords: Quinoa, biodiversity, Chile, strategy, governance practices

INTRODUCTION

Dans cette communication nous explorons les tensions que les producteurs aymara de Quinoa doivent résoudre entre la logique de leur culture ancestrale et celle des nouvelles formes d'action collectives à leur disposition : association et coopératives. Cette question a émergé lorsque nous analysions la gestion de la biodiversité, dans le cadre d'un projet de recherche sur cette thématique[1]. Les agriculteurs de l'altiplano chilien, principaux producteurs de Quinoa au Chili, créent des coopératives ou associations pour accéder au marché des produits physiques (vente de la quinoa et de ses sous produits ou produits transformés) et financiers (captation des fonds auprès des pouvoirs publics ou privés). Ces formes modernes de gestion de relations entre organisations et marchés, et en particulier les choix stratégiques en matière de commercialisation, vont conditionner la gestion de la biodiversité du quinoa et structurer en grande partie le territoire des communautés aymaras.
Les coopératives ou associations permettent, en particulier, aux agriculteurs d'obtenir des aides pour s'équiper en matériel, établir des partenariats de recherche, mettre au point des stratégies de production et de commercialisation. Cependant, appliquées au monde indien, les règles de fonctionnement coopératif se confondent avec (ou utilisent) les règles et coutumes ancestrales de gestions de l'agriculture et du territoire aymara et conduisent à des phénomènes d'hybridation. Celle-ci, signe de modernité selon Latour (1997), génère quelquefois des tensions fortes entre « jeunes » et « tatas [2]».
Les agriculteurs de Colchanes appellent de leurs vœux une modernisation de la production (mécanisation de la préparation du sol, de l'irrigation, des semis et récoltes, homogénéisation variétale, accroissement des surfaces, technification de la transformation des grains). Poussée à l'extrême, cette logique de rentabilité économique classique pourrait les conduire à inverser leurs choix variétaux, à délaisser la production de grain, base de leur diète millénaire, au bénéfice d'une production de cuticule (enveloppe du grain) riche en nouvelles molécules qui intéressent l'industrie cosmétique.
En même temps, la quinoa symbole du peuple aymara n'échappe pas à l'intérêt des dirigeants de ces organisations qui prospectent aussi du côté des appellations d'origine contrôlée qui mettent en avant la valeur culturelle de la quinua (Carevic 2004). De son côté, le gouvernement chilien lance des initiatives touristiques (route de l'INCA) valorisant territoires et cultures aymaras. Sur le territoire de la commune de Colchanes d'une vingtaine de communautés, une association indigène et une coopérative de producteurs de quinoa se sont mis en place, l'une en 2000, l'autre en 2007. La première, par suite d'une maîtrise insuffisante de ses techniques de production, connaît un passage à vide. La seconde est engagée dans une course contre la montre en misant sur un pari audacieux selon lequel la seule façon de retenir les jeunes est de leur offrir des conditions attractives : projet rentable économiquement fondé sur un système de culture intensif compatible avec un système d'activités où la résidence et l'essentiel du temps de travail a lieu 4 000 m plus bas au niveau de la mer, dans les agglomérations côtières.

[1] Projet IMAS 2008-2011 (Impact des Modalités d'Accès aux Semences sur la diversité des ressources génétiques en agriculture), financé par l'ANR
[2] Tatas, ce sont les hommes âges (plus de 60 ans)

hal-00520268, version 1 - 22 Sep 2010

hal-00520268, version 1 - 22 Sep 2010

Nous nous intéressons plus particulièrement à l'évolution de ce paradoxe où tout semble pousser les aymaras à se moderniser (Chia et al 2009), soit d'une façon conventionnelle soit en combinant valorisation de l'identité culturelle et capacité économique permettant une présence aymara sur ce territoire. La recherche est, dès lors, invitée à accompagner cette mutation et à co-construire des innovations quinoa combinant systèmes de culture et systèmes d'activités distants de 4 000 m de dénivelle.

1. CONTEXTE ET TERRITOIRE D'ACTION

1.1.- La région de Tarapaca

Notre étude se déroule dans la région de Tarapaca (figure 1). Originairement habitée par des peuples indigènes : aymaras, uros, camanchacos…, elle fit partie de l'empire Inca, jusqu'à l'arrivée des espagnols au XVIème siècle. A l'indépendance de l'Amérique latine, elle appartient au Pérou jusqu'à l'issue de la Guerre du Pacifique (1880) où elle devient chilienne. Elle connait son essor économique avec l'exploitation du nitrate utilisé comme engrais agricole au XIXème siècle.
Située à 1 800 kilomètres de la capitale, elle s'étend sur une superficie de 58 072 km², compte un peu moins de 300 000 habitants lui donnant une densité de 0,4 hab/km2 en zone rurale.

Figure 1: Région de Tarapaca

Elle est subdivisée en 5 zones géographiques (figure 2) : i) **La Côte**, bordant l'océan Pacifique, avec de grandes étendues plates et sableuses comme celles où sont situées la capitale régionale Iquique et la ville d'Alto Hospicio (altitude : 0m- 500m) ;

ii) **La pampa de Tamarugal** avec de grandes vallées et plaines désertiques, (500-1000m) ;
iii) **La pré cordillère** des Andes, (1000-2000m) ; iv) **La cordillère des Andes**, chaine de hautes montagnes et Volcan (Isluga) (4000-6000m) et v) **L'altiplano**, vaste plateau aride derrière les sommets de la cordillère, commun avec la Bolivie où se trouve la commune de Colchane (3700m-4200m).
La principale activité économique de la région Tarapaca est l'**activité minière** (cuivre et autres minéraux) dans la cordillère et la précordillère, suivie de la pêche dans la zone côtière (port d'Iquique et plusieurs villes le long de la côte).

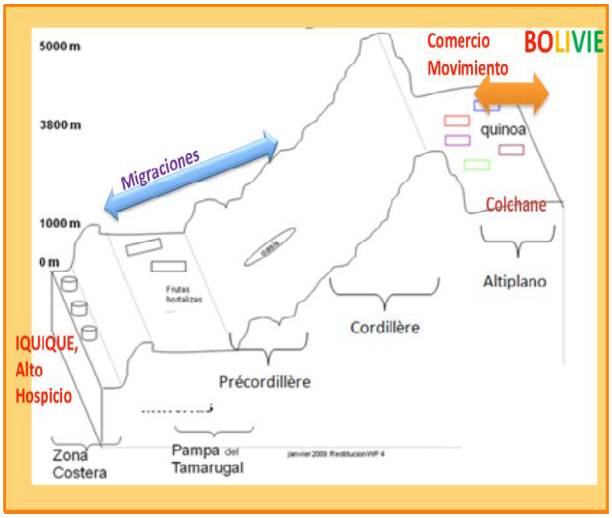

Figure 2 : zones géographiques

Elle emploie une main d'œuvre importante dans la transformation du poisson en farine et la flotte de pécheurs artisanaux est importante. A partir des années 1975 avec la Création de la **ZOFRI** (ZOne Franche d'Iquique), zone commerciale exonérée d'impôts, principalement pour l'import et l'export de véhicules automobiles et de produits informatiques, audio-visuels et électro-ménagers, le commerce attire non seulement les nationaux mais également les

ressortissants des pays limitrophes. Il devient une ressource importante pour la région et une source d'emploi (Arar 2009).
L'agriculture, est peu présente du fait des caractéristiques désertiques de la région. Elle est concentrée dans les oasis pour les cultures de mangues, goyaves, agrumes et olives. L'élevage de camélidés et les cultures de quinoa et pomme de terre sont pratiquées de manière extensive dans la Pampa et surtout dans l'Altiplano.

1.2.- La Commune de Colchane

Colchane est l'une des 8 communes rurales de la Région de Tarapaca et couvre une superficie de 4.015 km2. Perchée sur l'altiplano (3800 m) en plein secteur aymara, elle est la principale zone de production de quinoa au Chili. Sa réputation ne s'arrête pas là ; c'est aussi une des communes les plus pauvres du pays.

Récemment, le boom de la consommation de quinoa dans les pays du Nord dope la production de cette culture dans le pays voisin, la Bolivie, qui complète ses quotas de livraison en s'approvisionnant à Colchanes. La perspective de débouchés favorables interpelle les agriculteurs de Colchanes qui réexaminent cette culture après avoir failli la perdre à deux reprises dans les trente dernières années. Les politiques nationales les incitent à mettre sur pied des coopératives pour relancer cette culture en misant sur l'exportation.

Colchane compte 1649 habitants en 2002), tous Aymara. Le territoire est divisé en deux secteurs, ou *Ayllu*, selon le terme Aymara : Isluga-Colchane au nord, qui concentre 65% de la population contre 35 % pour le secteur de Cariquima, au Sud. La majeure partie de la population se concentre dans les villages centraux de chaque secteur : **Colchane** au nord et **Cariquima** au Sud.
Le village de Colchane (Colchane-ville par la suite) est plus récent que les autres communautés, vieilles de plusieurs siècles. Il a été fondé à la fin des années 1970 durant le gouvernement militaire qui a installé dans ce poste frontalier administration, infrastructures et institutions (municipalité, jardin d'enfants, école et collège, dispensaire médical...). L'Etat reste le principal employeur de la commune. Les principales activités des populations locales sont l'agriculture, principalement la culture de la quinua, productions maraichères, et l'élevage de camélidés ainsi que tourisme (accueil, hébergement, artisanat…).

Figure 3 : Commune de Colchane

Une grande partie de la production de quinua est auto-consommée et le surplus commercialisé dans les marchés locaux en particulier en Bolivie. Le tourisme est très peu développé malgré les potentiels paysagers de la zone. La situation économique difficile, l'absence de perspectives a entrainé une migration temporaire ou définitive d'une grande partie de la population, principalement les jeunes, partis s'installer en ville. La commune vieillit, 70% de la population a plus de 65 ans.

1.3.- Contexte socio-économique

Un contexte frontalier particulier. La position frontalière de Colchane a toujours donné lieu à des échanges permanents entre les deux pays et à des flux incessants de personnes et de marchandises.

hal-00520268, version 1 - 22 Sep 2010

hal-00520268, version 1 - 22 Sep 2010

Poids de l'économie clandestine. La situation frontalière favorise le trafic de marchandises illicites entre les deux pays. Du Chili vers la Bolivie transitent des véhicules (voitures, camions, camionnettes…) parfois volés dans les villes d'Iquique et Antofagasta, parfois achetés à faible prix dans la zone commerciale détaxée de la Zofri, pour être introduits clandestinement en Bolivie, par les *chuteros (passeurs de voitures)*. De la Bolivie vers le Chili transitent des armes ou des drogues cachées dans des véhicules, mais également des boliviens souhaitant s'introduire clandestinement sur le territoire chilien pour gagner les villes d'Iquique ou Alto Hospicio, aidé par des passeurs appelés « *coyotes »*. Certaines familles en tirent de véritables sources de revenu secondaire voire principal, avec tous les dangers et les risques encourus : arrestations, amendes, emprisonnement, vols, agressions, meurtres….

Une forte émigration temporaire et/ou définitive. A partir des années 1980, beaucoup de jeunes aymara (sans formation) partent travailler dans les mines de la cordillère et de la précordillère, ou dans les villes de la côte (au port ou à la ZOFRI). Ce mouvement a entrainé également les familles soucieuses d'offrir une scolarisation de meilleure qualité à leurs enfants avec l'espoir d'effectuer des études supérieures (Arar 2009).

L'installation définitive des familles aymara de l'Altiplano vers les villes de la côte ou de la pampa a été lancée, par le gouvernement militaire qui leur offrait des subventions très avantageuses permettant l'accès à un logement, vidant ainsi progressivement l'Altiplano de sa population. C'est ainsi qu'a surgi et explosé la ville nouvelle d'Alto Hospicio en surplomb d'Iquique. Un ensemble de raisons est avancé pour expliquer cette politique : doter les zones côtières (port et ZOFRI) et les mines d'une main d'œuvre disponible et bon marché, dépeupler l'altiplano afin de faciliter l'implantation de concessions minières et géothermiques et la réalisation manœuvres militaires. Chaque famille aymara possède désormais une résidence sur la commune de Colchane et une autre dans les villes de la côte, entre lesquels elle effectue des allers retours. Cette politique a été poursuivie par les divers gouvernements qui ont succédé.
Aujourd'hui, les jeunes élevés à Alto Hospicio, dans la « modernité » et les commodités des villes, ne veulent plus revenir vivre dans les villages d'origine. Les conditions de vie extrêmes et difficiles (climat très froid, peu de moyens de communication), les modes de vie « archaïques » de bergers et d'agriculteurs que leur grands-parents mènent et dont ils se sentent loin aujourd'hui, le manque d'attractivité sociale et économique (emplois, distractions, facilités auxquels la ville les a habitués et dont ils ne veulent pas se priver) sont leurs arguments. C'est donc rarement et difficilement qu'ils remontent voir leurs familles ou célébrer des fêtes traditionnelles.
Cet exode massif et quasiment irréversible des jeunes générations a des conséquences désastreuses sur les peuplements des villages : beaucoup d'entre eux, privés de vie et d'activité, tombent en ruine et semblent condamnés à finir en « village fantôme ». En 10 ans, nombre d'écoles des petits villages ont fermé, faute d'élèves, et celles des villages principaux voient leur nombre s'effondrer (de 100 à 23 en 10 ans à Cariquima). Les grands parents s'inquiètent d'une acculturation de leurs petits enfants, qui ne « parlent même plus la langue aymara » et ne savent plus vivre dans l'altiplano. Ils s'inquiètent également de la déprise agricole,

C'est avec cette situation économique, sociale et organisationnelle que les associations et coopératives doivent jouer pour élaborer leurs stratégies de relance de la production de quinua et de conquêtes de nouveaux marchés. Les nouveaux systèmes de production devront intégrer le fait que les jeunes aymara producteurs de quinoa ne vivent plus à plein temps dans l'altiplano et que s'ils investissent dans agriculture c'est pour tirer un revenu et pas seulement pour perpétuer les traditions (Alafonso et al 2009 ; Delatorre 1999). Celles-ci devront faciliter les processus d'hybridation nécessaires à la mise en place de la modernité (Latour 1997).

hal-00520268, version 1 - 22 Sep 2010

2. L'ACTION COLLECTIVE ; COOPERATIVES ET ASSOCIATIONS : DES INSTRUMENTS MODERNES D'ACTION

2.1.- QUINUACOOP

Ancovinto, communauté aymara composée d'une quarantaine de familles et « cousines » avec des familles des communautés du secteur Chulluncane, Villablanca et Escapiña, a décide de relancer la production de quinoa. C'est une initiative de la « jeune génération ». Ces jeunes ont pour la plupart, entrepris des études universitaires (ingénieurs, école de commerce, droit …), occupent des situations respectables et mènent des activités lucratives à Hospicio ou Iquique (commerce, transport, immobilier, ingénierie civile, …). Plusieurs ont occupé des postes de responsabilité dans la commune (dirigeants *des associations*, juges de districts, Maire …) et la plupart d'entre eux sont considérés par leurs pairs comme des « quinueros » (producteurs de quinoa) expérimentés (Arar 2009).
En 2006, cinq producteurs décident de s'organiser, pour transformer et vendre leur production de quinoa de façon collective et créent une « Association indigène de producteurs Aymaras de quinoa » qu'ils autofinancent. Ils s'adressent alors à la CONADI (Corporacion Nacional de Desarrollo Indigena) pour obtenir le statut juridique d'association indigène en vue d'obtenir le droit de postuler à divers projets ou programmes d'appui. Puis en septembre 2007, ils obtiennent le statut légal de Coopérative agricole de petits producteurs de Quinua, qu'ils baptisent QUINOACOOP. En 2008, d'autres membres les rejoignent et se retrouvent à 14 adhérents. Leur objectif est « d'augmenter et d'améliorer la production de quinoa de la communauté, de la transformer et de la vendre avec une valeur ajoutée en trouvant de nouveaux marchés, via une filière organisée et structurée ». Elle possède une unité de transformation de la quinua et du matériel agricole (3 tracteurs, 3 semoirs et 2 charrues) pour la culture de la quinoa. Tous les membres peuvent en bénéficier, pour les opérations culturales personnelles ou collectives.

Jusqu'à présent, la coopérative n'a pas pu commercialiser de quinoa (attente de mise aux normes sanitaires et autorisation du Ministère de la Santé pour commercialiser produits et sous-produits de quinoa élaborés). Ceci ne l'a pas empêché de se démener pour obtenir des financements et trouver des partenaires commerciaux ou techniques.

La coopérative doit gérer une diversité des attentes et de stratégies. Nous différencions deux groupes, avec deux façons de penser et de fonctionner distinctes : i) les « jeunes », entrepreneurs (de 30 à 50 ans) et ii) les « tatas », conservateurs. La plupart des jeunes vivent à Alto Hospicio une grande partie de l'année et ne remontent qu'occasionnellement pour certaines opérations culturales, les fêtes, les réunions… ils exercent tous une activité professionnelle principale autre. Ils voient la quinoa à travers son fort potentiel commercial et avenir économique. Ils désirent s'investir et produire pour vendre. Ils ne travaillent en équipe que pour développer la coopérative, mais respectent le sens de la hiérarchie et de la famille. Tout en étant porteurs de l'initiative coopérative, ils écoutent toujours et respectent la parole et l'opinion de leurs aînés, les tatas.
Ces derniers ont cultivé la quinoa une grande partie de leur vie et passent la moitié du temps dans l'altiplano, bénéficiant de leur résidence secondaire à Hospicio où ils descendent de temps en temps. Ayant toujours cultivé la quinoa comme culture vivrière ils souhaitent à présent passer à une autre échelle, la commercialisation ; ils suivent les jeunes dans leurs projets d'expansion. Les tatas ont toujours fonctionné en groupes de travail pour réaliser des opérations culturales (ayne) ou des aménagements de tous types (*faenas*[3].). Cette organisation collective permet de diviser les dépenses et de répartir les forces de travail. C'est ce principe d'entraide mutuelle et de travail d'équipe qu'ils veulent préserver dans le fonctionnement de la coopérative. L'ayne est source de tension avec la jeune génération « il

[3] Faena : groupe de travail collectif organisé pour un ouvrage commun (non nécessairement agricole) ex : construction d'un hangar, aménagement d'un route…

faudrait que les jeunes réapprennent à travailler en commun sinon ça ne marchera pas… » affirme un tata de 75 ans.
Le temps passé sur l'altiplano est autre source de tension. Les jeunes, résident dans les villes, produisent peu, ne sont pas présents pour toutes les activités culturales, et font faire le travail par les autres membres de la coopérative ou des travailleurs extérieurs qu'ils engagent.

Entre tradition et modernité : le fonctionnement de la coopérative (Arar 2009). Le fonctionnement de cette jeune coopérative repose sur deux principes essentiels qui recueillent l'accord de tous les membres : i) travailler en groupe restreint, composé de personnes qui se connaissent bien (appartenance à une même famille, par exemple) ; ii) faire preuve d'une totale implication et contribuer au bon fonctionnement de la coopérative en apportant son travail, sa production et ses ressources financières. Ces fonds constituent le fond propre de la coopérative, servant pour l'acquisition de matériel ou de biens subventionnés ou non. Chaque membre doit également consacrer une partie de ces terres cultivables et fournir une partie de sa production (une moyenne de 3T de grains brut par an par membre) à la coopérative pour être commercialisée. Cette clause vise à éviter que la coopérative ne se trouve sans produit si le marché Bolivien devenait trop intéressant incitant les adhérents à commercialiser au sein de leurs propres réseaux.
L'hétérogénéité des capacités de production (tatas et jeunes) et donc un écart de production entre les membres risque de s'avérer problématique lors des travaux des champs, de la récolte mais également au moment de la redistribution des bénéfices ou de la répartition des quotas de chaque producteur.

2.2.- JUIRA MARKA

La Juira Marka est une association indigène de producteurs de quinoa à but non lucratif, fondée en 2000 sous l'impulsion du maire de Colchane de l'époque. Son objectif principal est de regrouper des producteurs de quinoa des 23 communautés de la commune qui jusqu'alors produisaient leur quinua de manière individuelle, pour l'auto consommation sans valeur ajoutée. Rapidement plusieurs producteurs adhèrent au projet, plus de 80 venus de différentes communautés s'inscrivent et signent la charte e l'association. Fin 2000, le dossier de candidature est déposé à la Conadi, et accepté. Ainsi voit le jour la Juira Marka[4].
Juira Marka intervient auprès de ses adhérents en amont (technification, conseils pour la producion biologique), en aval (commercialisation de la quinua et farine de quinua sous une marque commune et reconnue Grano del Sol). Le bureau de la Juira Marka est constitué d'un président, d'un secrétaire, d'un trésorier, d'un conseiller technique agricole (généralement membre du Prodesal[5]) et d'un conseiller commercial, généralement extérieur à la zone, contracté pour une durée déterminé, pour la partie commerciale et marketing.
Le fonctionnement de l'association est basé sur l'apport de chaque membre d'une contribution financière qui peut être également matérielle, ou sous forme de travail, ou physique sous forme de production livrée à l'unité de transformation. Les premières années l'agriculteur réalisait un bénéfice moyen de **15 .000$** par sac livré.
En 2002 Juira Marka comptait 136 adhérents, provenant des 15 communautés les plus productrices de quinoa de la commune. Un groupe très diversifié, des tatas, des jeunes quinueros expérimentés, certains cultivant des surfaces importantes (4 ha et plus) d'autres plus réduites (1 à 2 ha), avec ou sans moyens de production, livrant des quantités variant entre **300kg** et **1 tonne** par an.
Juira Marka bénéficie du soutien de : i) la CONADI pour les aspects juridiques et légaux, l'appui à la rédaction de projets soumis à divers organismes (UMA, Origenes..), ii) l'INDAP pour l'assistance technique et matérielle, l'obtention de bourses, l'octroi de subventions auprès du gouvernement, national et régional pour l'achat de matériel et équipement agricole, iii) du FNR, (Fond National de Développement Régional) pour l'équipement en

[4] En aymara, « *Juira* » signifie Quinua, et « *Marka* », communauté.
[5] Programa de Desarrollo Local para Familias Campesinas

hal-00520268, version 1 - 22 Sep 2010

matériel agricole (deux tracteurs, houes, semoirs, charrues et motoculteurs) mis à la disposition des membres en échange d'une participation financière symbolique.
Elle tente de diversifier ses marchés et sa clientèle en organisant des expositions et participant à des foires, des rencontres, des événements gastronomiques, agricoles ou commerciaux (l'EXPOrural de Santiago en octobre). Elle base son argumentation marketing sur les bienfaits et apports nutritionnels de la quinua biologique mais également sur son côté culturel … Les producteurs continuent à vendre parallèlement leur production sur les marchés de Hospicio et Iquique, sous la marque cette fois de **Grano del sol**

Depuis 2004 les activités de Juira Marka n'ont cessé de diminuer pour arriver actuellement à un état de paralysie. Son nouveau président cherche à la réactiver : diminuer les membres, tisser des alliances avec d'autres organisations locales, ou tout simplement troquer les statuts contre ceux d'une coopérative afin d'accroître la marge de manœuvre pour accéder au marché, obtenir des sources de financement complémentaires à celles de l'Etat.

3. LA TRADITION AU SERVICE DE LA MODERNITE : L'HYBRIDATION

3.1.- Les aymaras ont toujours été modernes !

La modernité a fait l'objet de nombreux travaux. Citons seulement pour situer les enjeux les plus connus : ceux de Giddens (1994) et Latour (1997). Nous allons nous appuyer sur les travaux de B. Latour sur la modernité pour essayer de comprendre à la fois les tensions et la façon dont les aymaras, au sein de leurs coopératives et associations, tentent de les résoudre. Dans son ouvrage d'anthropologie symétrique B. Latour (1997) nous explique que la plupart de définition de modernité font référence au passage du temps. « Moderne est donc asymétrique par deux fois : il désigne une brisure dans le passage régulier du temps; il désigne le combat dans lequel il y a des vainqueurs et des vaincus ».
Il propose l'hypothèse que « le mot « moderne » désigne <u>deux ensembles des pratiques entièrement différentes</u> qui, pour rester efficaces, doivent demeurer distinctes mais qui ont cessé récemment de l'être. Le premier ensemble de pratiques crée, par « traduction », des mélanges entre genres d'êtres entièrement nouveaux, hybrides de nature et de culture. Le second crée, par « purification », deux zones ontologiques entièrement distinctes, celles des humains d'une part, celle des non-humain de l'autre ». Ainsi les lois, les politiques publiques s'appuient sur cette séparation à la fois entre culture et nature et entre humains et non-humains. Les coopératives et les associations, figures de la modernité au sens qu'elles sont issues de la logique de séparation entre culture/nature, humains/non-humains, devraient donc permettre aux aymaras de rentrer dans la modernité. Vu que les aymaras ont toujours articulé culture/nature, humains et non/humains, on peut dire qu'ils n'ont jamais cessé d'être modernes !

3.2.- Les pratiques d'hybridation

Rappelons que les aymaras en tant que peuple ont su, à la différence d'autres peuples au moment de l'empire Inca, se maintenir, garder leurs traditions en développant des stratégies de contournement, en se fondant dans la masse, en utilisant les règles du peuple inca pour continuer à développer leur propre culture. Ils ont une longe culture d'hybridation.

Question quinua, la proximité avec la Bolivie incite les coopératives, pour être attractives vis-à-vis vis de leurs membres, à parier sur la création de valeur ajoutée. Les incitations politiques proposées par le modèle économique néo-libéral, produire strictement pour la marché, les poussent également fortement dans cette voie. La constitution des coopératives est une réponse au défi de faire de la production de quinoa une activité économique à part entière et passer de l'auto-consommation à sa commercialisation tout en gardant comme niveau d'action les villages ou la famille. La question ne se pose plus pour les coopératives ou les associations de choisir entre modernité et tradition. Elles sont maintenant condamnées à inventer des formes hybrides c'est-à-dire à combiner, agencer des règles, des fonctionnements de la culture traditionnelle aymara avec les règles et fonctionnements

hal-00520268, version 1 - 22 Sep 2010

autorisés par les coopératives et les associations ; être résolument modernes (Latour 1997). Et c'est d'ailleurs dans l'absence de construction de cette hybridation qu'il faut rechercher les principales causes du fort ralentissement actuel de la Juira Marka. Nos observations nous conduisent à penser que ces formes d'hybridation se font autour de trois types d'articulations :

i) **articulation organisationnelle**, autour des formes de travail : mutualisé (ayne) et individuels,

ii) **articulation spatiale ou territoriale**, entre systèmes de culture à base de quinoa (altiplano) et systèmes d'activités dont la plupart sont conduites dans la zone côtière,

iii) **articulation générationnelle**, entre les jeunes et les tatas.

Ces hybridations se font en tenant compte de deux dimensions fondamentales : i) la territorialisation de l'espace guidée/pilotée par l'extérieur à la société aymara (politiques nationale et régionale qui mettent en place infrastructures de base et assurent la formation à tous niveaux y compris le supérieur), ii) les risques imposés par le changement climatique (raréfaction de la disponibilité en eau en particulier). Les niveaux de la territorialisation peuvent s'emboîter mais aussi s'opposer. Les décisions politiques régionales et nationales d'aménagement ne parient pas forcément sur le quinoa. La région parie fortement sur le tourisme et la valorisation du patrimoine aymara actuellement alors que le niveau national parie sur les mines.

QUINUACOOP a pris le parti, de fonctionner au niveau d'un espace communal (Ancovinto) et familial. Ces choix sont guidés par les objectifs qu'elle s'est fixée : consolider ses performances avant d'envisager tout changement possible or c'est dans la confiance (Giddens 1994) que l'on peut construire la modernité. Elle veut faire d'abord dans le pragmatique et concret : construire ses références gestionnaires. Au risque de se faire attaquer d'individualiste, de briseur de traditions, de jeux personnels

En ce qui concerne les nouvelles pratiques de production (ou systèmes de production) pour passer d'une agriculture d'auto-consommation à une agriculture commerciale, une observation en janvier 2010 (année de faible pluviométrie) des plaines de Colchanes, nous permet de constater 1-2 mois après le semis que les parcelles semées en quinoa après préparation du sol et semis au tracteur, se révèlent parfaitement désertiques, Aucune plante de quinoa en vue. Pour en trouver, il faut aller sur les terrasses ou dans les bas fonds travaillés et aménagés manuellement. Le climat semble vouloir ironiquement se moquer des « modernes [6]» en mettant en évidence leurs échecs face à une relative réussite de certains « traditionnels ». Leur farouche souhait de miser sur l'eau devient facilement compréhensible. Pour les « modernes », quinoa renvoie maintenant à maitrise à grande échelle de l'irrigation. Il leur faut donc conjuguer maitrise de l'eau et des conditions d'accès aux marchés : hybrider nature et marché.

Une autre condition pour réussir le changement est que les coopératives doivent se doter de membres pluri-actifs et incorporer des jeunes situés ailleurs géographiquement et culturellement. Or les dirigeants actuels semblent ne pas être très enclins à rechercher ces jeunes, à comprendre leurs intentions, à co-construire avec eux leurs projets. Les jeunes qui pensent prendre la relève existent, ils se forment (études supérieures universitaires) et amènent dans l'altiplano des modes de pensée, de raisonnements hybrides (entre deux cultures).

Tous (ou presque) les ingrédients existent pour construire ces formes hybrides. Les jeunes attendent que les tatas leur laissent un peu plus d'espace pour s'exprimer et prendre des décisions. Les très âgés sont dépassés et terminent leur fin de vie dans des conditions dramatiques, les tatas portent donc sur leurs épaules de lourdes responsabilités.

Quelle que soit l'issue des hybridations, elles ne peuvent faire l'économie du choix de projets pour le territoire de Colchanes. Si l'aménageur principal considère vain tout appui à l'agriculture comme fournisseur de produit agricole (quinoa) et s'il voulait miser sur le

[6] Modernes ce réfère aux producteurs qui ont utilisé des tracteurs pour préparer le sol et semer.

hal-00520268, version 1 - 22 Sep 2010

tourisme, il ne pourrait pas pour autant s'affranchir des activités agricoles et d'élevage. Le touriste est attiré par la beauté des ressources naturelles en place mais aussi par l'image des bofedales et de ses lamas, du mode de vie des aymaras. Or élevage et agriculture sont liés. Sans agriculteur sur place, pas d'élevage et donc pas d'attrait touristique possible. La place est donc libre pour d'autres activités à valeur économique plus élevée (les mines) ou plus stratégique (géothermie).

JUIRA MARKA dans sa première version, embrassait l'ensemble des communautés (vision territoriale) qui désignaient des représentants (principes de la démocratie représentative) qui avaient voix pour prise de décisions (vision culturelle). L'édifice construit s'est révélé inopérant, tant pour des raisons externes qu'internes. Et la tradition a aussi ses limites, l'esprit individualiste aymara, le sens de la propriété privée (la « modernité », quoi !) ne sont pas incompatibles, s'affrontent avec la tradition communautaire. Les pistes qu'elle explore actuellement pour se relancer tournent plus vers l'expérience de Quinuacoop où les principes de l'ayne (groupes où la confiance, la connaissance sont à la base de leur fonctionnement) sont utilisés pour définir les nouvelles pratiques et inventer des nouveaux systèmes de production.

3.3.- Hybridation et biodiversité

Quelle place auront les coopératives dans la gestion de la biodiversité ? Les objectifs qu'elles se sont fixées les poussent à valoriser une catégorie de variétés demandées par le marché, des variétés à grain blanc, ronds et fort diamètre. Cette orientation pousserait à une érosion de la diversité variétale cultivée. En poussant le raisonnement à l'extrême, (post-moderne), si le marché demande des variétés produisant avant tout des molécules que l'industrie pharmaceutique recherche, les coopératives les cultiveraient et participeraient, de ce fait, à une ré-orientation de cette diversité variétale. Cette intensification et les règles du marché pousseront les coopératives à inciter leurs membres à intensifier leurs systèmes de production et à homogénéiser leurs variétés (facilité de récolte et de traitement).

Sans coopératives en place, qu'adviendrait-il ? Deux situations : i) le marché est porteur, les agriculteurs aymara produisent et les boliviens se chargent d'écouler sur le marché dans une donne gagnant-gagnant. Là aussi on peut imaginer qu'on assisterait à une réduction de la biodiversité. ii) le marché s'écroule, les agriculteurs réduisent leurs efforts pour produire cette culture et le principal objectif est l'auto-consommation. La biodiversité variétale s'étiole.
Un fait apparaît de plus en plus réaliste : le risque de rupture dans la chaine de transmission intergénérationnelle du matériel génétique actuel. Le jour où les « tatas » auront disparu dans une relative indifférence de leurs descendants devenus résidents côtiers, les réserves de semences de variétés qu'ils conservent depuis des générations dans leurs demeures ne trouveront plus preneurs et disparaitront à jamais. Du point de vue de la conservation ressources génétiques, serait-ce si grave ? Sans aucun doute, beaucoup moins que si venaient à disparaître les variétés de quinoa de la région Mapuche (IX) ou des VI et VII régions du Chili.

CONCLUSION

Dans cette communication nous voulions explorer les tensions auxquelles les producteurs de quinoa de l'altiplano chiliens doivent faire phase lorsqu'il créent une coopérative ou une association car ce figures de l'action collective moderne fonctionnent avec des règles différentes à celles que régissent la vie quotidiennement aymara. Mais elles ne sont pas, comme nous l'avons vu, contradictoire. Les coopératives et associations, dans le cas aymara, fonctionnent comme des espaces d'hybridation donc de définition de la modernité (Chia et al 2008). Nous pensons poursuivre un travail qui précise cette analyse des tensions à partir des questions de modernité.
En ce qui concerne la biodiversité variétale de quinoa elle se trouve chez les « traditionnalistes » aymaras de Colchanes, chez les pauvres. Les coopératives se créent

hal-00520268, version 1 - 22 Sep 2010

pour sortir de la pauvreté tout en conservant leur culture aymara ; en éliminant la pauvreté elles favorisent la réduction de la diversité. La quinoa pourrait être un point de démarrage pour (re)penser le territoire. La résolution du problème de la pauvreté passe par autre chose que le développement de la seule culture de quinoa : le tourisme et l'élevage doivent faire partie de la réflexion. Mais un problème de taille que les aymaras de l'altiplano doivent résoudre est la place de l'activité minière dans leur territoire !

BIBLIOGRAPHIE

Afonso D. y Bazile D., 2009. *La quínoa como parte de los sistemas agrícolas en Chile: 3 regiones y 3 sistemas.* Revista Geográfica de Valparaíso N°42: 61-72.

Arar M., 2009. Analyse des stratégies de coopératives Aymara et gestion de la biodiversité du Quinua, Etude sur la commune de Colchane, dans l'Altiplano Chilien. Mémoire d'ingénieur ISARA. Lyon. 140p.

Carevic A, 2004. Altiplano y Aymaras, una relación productiva entre sociedad y naturaleza en el norte de chile, *Revista de Agricultura del Desierto, Universidad Arturo Prat, Universidad Arturo Prat, Departamento Agricultura del Desierto,* (Chili), 3 : 69-78.

Chia E., Hocde H. , Alfonso D., Bazile D., Nunez L., Martinez E. . 2009. Gouvernance de la biodiversité du quinoa au Chili. Entre logique de marché et logique domestique in Localiser les produits. Une voie durable au service de la diversité naturelle et culturelle de Suds ? Colloque international, UNESCO Paris 9-11 juin 2009

Chia E., Torre A., Rey-Valette H., 2008. Vers une «technologie» de la gouvernance territoriale! Plaidoyer pour un programme de recherche sur les instruments et dispositifs de la gouvernance des territoires. In Dispositifs et outils de gouvernance territoriale (texte réunies par Lardon, S., Chia E., Rey-Valettes H., Presses Universitaires de Rennes N°209-2008/4 • Trimestriel

Delatorre J. 1999. Experiencias, uso actual y potencial de la quinua en Chile. In cultivos andinos FAO (1999).

Giddens A., 1994. *Les conséquences de la modernité.* Paris, L'Harmattan.

Latour B., 1997. Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique. La découverte.

hal-00520268, version 1 - 22 Sep 2010